

Dominic Moreau
Esther Dehoux
Claire Barillé
(dir.)



Actes du I^{er} Colloque des étudiants de master en Sciences historiques et artistiques de Lille

(Villeneuve d'Ascq, 12-13 mai 2015)

La collection
**Actes des Colloques des étudiants de master
en Sciences historiques et artistiques de Lille**
a été créée par
Dominic Moreau
et est dirigée par
Claire Barillé, Esther Dehoux, Alban Gautier et Dominic Moreau

Les différentes contributions qui composent cet ouvrage découlent de communications qui ont
préalablement été évaluées par un comité scientifique composé de :

Claire Barillé, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Stéphane Benoist, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Sandra Boehringer, Université de Strasbourg
Xavier Boniface, Université de Picardie Jules Verne
Anne Bonzon, Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis
Fabienne Burkhalter, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Pascale Chevalier, Université Blaise Pascal – Clermont-Ferrand
Jean-Paul Deremble, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Benjamin Deruelle, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Janine Desmulliez, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Isabelle Enaud, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Stephan Fichtl, Université de Strasbourg
Alban Gautier, Université du Littoral-Côte-d'Opale
Marie-Laure Legay, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Jean-Yves Marc, Université de Strasbourg
Arthur Muller, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Chang-Ming Peng, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
François Robichon, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
Bertrand Schnerb, Université de Lille – Sciences humaines et sociales
William Van Andringa, Université de Lille – Sciences humaines et sociales

Dominic Moreau
Esther Dehoux
Claire Barillé
(dir.)

**Actes du I^{er} Colloque des étudiants de master
en Sciences historiques et artistiques de Lille**

(Villeneuve d'Ascq, 12-13 mai 2015)

Publié sous le patronage de l'UFR Sciences historiques, artistiques et politiques
de l'Université de Lille – Sciences humaines et sociales,
en collaboration avec les UMR
8164 – HALMA (CNRS, Univ. Lille, MCC)
et
8529 – IRHiS (CNRS, Univ. Lille)

UFR SHAP, Univ. Lille – SHS

Villeneuve d'Ascq

2017

© UFR Sciences historiques, artistiques et politiques, Université de Lille – SHS, 2017
<https://www.univ-lille3.fr/ufr-histoire/>
Villeneuve d'Ascq
France

ISBN : XXX-X-XXXX-XXXX-X
ISSN : XXXX-XXXX
Livre produit en France

Suivez nous sur <https://colloqueshap.univ-lille3.fr> et sur 

L'IDÉE DE « DÉFENSE DE L'OCCIDENT » DANS LES ANNÉES TRENTÉ : CHARLES MAURRAS DEVANT LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE*

Samy BOUNOUA

Résumé – Cette étude porte sur le concept de « civilisation » chez Charles Maurras. Elle montre qu'il y a, au cœur de l'idéologie de l'Action française, l'idée d'un monde irrémédiablement divisé en deux groupes de nations : les unes, civilisées, héritées de la latinité et des valeurs d'ordre, d'unité et de hiérarchie ; les autres, barbares, situées en dehors du monde latin et toujours en lutte contre les forces positives de la Civilisation. Lors de la guerre civile espagnole, la complexité des événements est réduite à cette opposition fondamentale, les nationalistes étant le camp de l'Occident civilisé, les républicains, celui de la « barbarie » sémitique ou orientale.

Abstract – This study focuses on Charles Maurras' concept of "civilisation". It shows that there is at the heart of the ideology of the Action française, the idea of a world irretrievably divided into two groups of nations : on the one hand, the civilised ones, heirs of the Latin world and characterised by the values of order, unity and hierarchy ; on the other hand, the barbarian ones, located outside the Latin world and always fighting against the positive forces of civilisation. During the Spanish Civil War, the complexity of the events was reduced to this fundamental opposition, nationalists being the camp of the civilised West, Republicans that of semitic or oriental "barbarism".

* Article issu d'un mémoire de deuxième année de master en histoire contemporaine, intitulé *Au nom de l'Occident. Les intellectuels maurrassiens devant le drame espagnol, 1931-1939*, préparé sous la co-direction de Jean-Marc Guislin et de Michel Lemayrie, soutenu en 2015 à l'Université de Lille – SHS.

Introduction

La figure de Charles Maurras (1868-1952) est aujourd'hui bien connue. Chantre du nationalisme français, théoricien du néo-royalisme, chef de file de l'Action française – qui fut tout à la fois une ligue, un journal et une école de pensée –, Maurras a produit une œuvre qui reste incontournable dans l'histoire politique et littéraire de la France contemporaine. Mais, depuis 1945, cette œuvre est tombée dans le dernier décri : Maurras, qui fut un fervent soutien du régime de Vichy, ne représente plus désormais qu'une France xénophobe, antisémite et repliée sur elle-même. Sa doctrine, le nationalisme intégral, était en effet une doctrine réactionnaire, laquelle, en somme, postule que la France ne peut être grande que sous un régime antidémocratique, monarchique, héréditaire et traditionaliste. Cela dit, la pensée du « maître de Martigues » ne saurait se réduire au titre de l'un de ses livres les plus célèbres, écrit dans le contexte particulier de l'Occupation et de la Seconde Guerre Mondiale : *La France seule*. Le « nationalisme intégral » n'empêchait pas ceux qui le professaient d'avoir de l'intérêt pour l'étranger, voire de réfléchir dans un cadre qui, dans une certaine mesure, dépassait le seul cadre national. Dans cette brève étude, nous nous efforcerons de montrer que Maurras se préoccupait du sort de l'Occident autant que de celui de la France, en considérant sa position sur la guerre civile espagnole et les raisons du soutien indéfectible qu'il a apporté au général Franco.

Charles Maurras et l'idée occidentale

Qu'entendait Maurras par Occident ? Pour répondre à cette interrogation, il nous est nécessaire de contredire dès l'abord une idée fausse : bien que, dans le sillage tracé par Aristote et par toute la tradition holiste, Maurras considérât que l'homme n'existe pas en soi, que son existence dépend entièrement de ses appartenances sociales et de sa filiation historique, il ne regardait pas l'humanité comme une simple collection de nations, une mosaïque de peuples enfermés dans leurs différences. Si, par anti-universalisme, il se posait en adversaire absolu du cosmopolitisme kantien et des philosophies de l'histoire prônant le dépassement des réalités nationales, il croyait sincèrement en l'Europe, admirable « édifice de géographie et d'histoire¹ », qui serait digne d'être défendu, protégé et chéri comme un « grand bien ». Son Europe n'était certes pas celle de Coudenhove-Kalergi, trop germanophile, encore moins celle d'Aristide Briand, qu'il vouait aux gémonies, mais celle de son maître en littérature, Frédéric Mistral : une Europe réduite aux nations de langues romanes, de culture gréco-romaine et de religion catholique. Ce serait par ces nations, et par elles seulement, qu'au-delà des cadres nationaux s'exprimerait la fraternité humaine. Dans *Le Pape, la Guerre et la Paix*, recueil d'articles publié en 1917, le Martégal explicitait cette idée capitale de sa doctrine :

« Nous parlons d'un esprit latin, nous parlons plus précisément, d'une civilisation latine. Notre grand lien tient à la parenté des langues, à leur origine commune, à l'identité et l'éducation de la tradition créée et maintenue par les leçons de littérature, de philosophie, de droit, de politique, de haute morale, recueillies à l'école athénienne et romaine, puis ravivée et transformée par la culture religieuse dont le catholicisme est l'expression définie. »²

D'après Maurras, il ne faisait guère de doute que les nations latines forment la plus belle des communautés humaines : elles ne seraient pas une civilisation parmi d'autres, mais la Civilisation par excellence, au singulier et majuscule de rigueur. Héritière du classicisme gréco-romain, tant dans le domaine politique que dans celui de la pensée, elle aurait pour maîtres-mots l'unité, la

¹ Charles Maurras, *Les trois aspects du Président Wilson. La neutralité – L'intervention – L'armistice*, édition électronique réalisée par Maurras.net et l'Association des Amis du Chemin de Paradis, 2011, p. 132 : http://maurras.net/pdf/maurras_trois-aspects-du-president-wilson.pdf.

² *Id.*, *Le Pape, la Guerre et la Paix*, édition électronique réalisée par Maurras.net et l'Association des Amis du Chemin de Paradis, 2013, p. 212 : http://maurras.net/pdf/maurras_le-pape-la-guerre-et-la-paix.pdf.

stabilité, l'ordre et l'organisation, principes cardinaux sans lesquels elle n'aurait rien pu accomplir de beau, de bien ni de vrai. Elle trouverait enfin sa plus belle expression politique dans les institutions de l'ancienne France, celle qu'abolit avec fracas la révolution de 1789, qui aurait porté dans ses flancs le régime du « mal » et de la « mort » : la République démocratique.

Maurras définissait ainsi le terme de civilisation : « Elle est d'abord un capital, elle est ensuite un capital transmis³. » Pour lui, le capital matériel et moral de la Civilisation occidentale est sans conteste le trésor le plus précieux de l'humanité. Mais il serait aussi le plus menacé, car, dans sa conception du monde, l'Occident est une forteresse constamment assiégée par les forces destructrices de la « barbarie ». Cette barbarie, véritable « Contre-Civilisation⁴ », aurait l'Orient pour origine ; elle serait issue des terres non-romanisées des mondes germanique, sémite et asiatique, d'où seraient issues toutes les « idées fausses », toutes les erreurs, toutes les « nuées » de l'égalitarisme et de l'individualisme, en un mot, toute la subversion révolutionnaire.

Contre la menace orientale qui pèserait sur l'Occident latin, Maurras ne se contentait pas d'affirmer la nécessité d'unir et de renforcer la nation française : il allait jusqu'à proposer la création d'une union latine, qui fédérerait sous la même bannière les pays représentant la Civilisation. Levons tout de suite une équivoque : le doctrinaire du nationalisme intégral ne se voulait ni Hugo, ni Mazzini. Sa vision de la latinité excluait toute forme de romantisme, qui était pour lui une idéologie étrangère, germanique, l'antithèse du classicisme, la fille de la Réforme et la mère de la Révolution⁵. Loin de toutes les conceptions volontaristes tournées vers l'avenir, son Europe méditerranéenne regarde imperturbablement vers le passé, s'inspirant de la Renaissance pour mieux refonder la catholicité.

On ne s'en étonnera pas, la réalisation d'une telle union exigeait une ferme réaction politique des pays appelés à en être membres. Dans la préface qu'il donna au livre de Marius André, *La fin de l'Empire espagnol*, Maurras l'affirmait sans ambages : « l'avenir de l'Union latine dépendrait du progrès de l'ordre dans chacun des pays latins : l'ordre est un caractère de la patrie commune, puisqu'il est la patrie de nos intelligences qui ne peuvent concevoir de progrès désordonnés⁶. » Ce « progrès de l'ordre », synonyme de réaction, Maurras était heureux de le constater dans l'Italie de Mussolini et dans le Portugal de Salazar. En revanche, jusqu'en 1936, un pays semblait rétif aux principes élémentaires de la Civilisation : l'Espagne.

L'Espagne dans le regard maurrassien : de la « barbarie » révolutionnaire au sursaut nationaliste

Avant 1936, l'Espagne ne pouvait trouver grâce aux yeux de Maurras. Bien qu'elle fût une nation latine et, donc, un creuset d'hellénisme et de romanité, elle connaissait une crise extrêmement profonde, s'enfonçant lentement dans un déclin perçu comme irrésistible. De fait, l'Espagne ne répondait à aucun critère de la Civilisation telle que définie par le nationalisme intégral. Selon Maurras, la Civilisation devait être garantie par la stabilité des institutions, idéalement celles de la monarchie ; en Espagne, les Constitutions s'enchaînaient et le pouvoir central était si faible que l'armée s'était faite une habitude du *pronunciamiento*. Le Martégal

³ *Id.*, « Qu'est-ce que la civilisation ? », *La Gazette de France*, 9 septembre 1901 (édition électronique réalisée par Maurras.net et l'Association des Amis du Chemin de Paradis, 2009 : http://maurras.net/pdf/maurras_qu-est-ce-que-la-civilisation.pdf).

⁴ Albert Thibaudet, *Les idées de Charles Maurras*, Paris, Gallimard, 1919, p. 108.

⁵ On retrouve là l'opposition fondamentale entre les « trois R » négatifs – Réforme, Romantisme et Révolution – et les « trois C » positifs – Catholicisme, Classicisme et Civilisation.

⁶ Charles Maurras, *Les forces latines*, édition électronique réalisée par Maurras.net et l'Association des Amis du Chemin de Paradis, 2011, p. 8 : http://maurras.net/pdf/maurras_les-forces-latines.pdf.

réprouvait la lutte des classes, intrinsèquement destructrice de l'unité nationale ; celle-ci faisait rage outre-Pyrénées, où les syndicats anarchistes et socialistes regroupaient des millions de militants, organisant fréquemment de sanglantes insurrections ouvrières ou paysannes. L'Action française, enfin, accordait beaucoup d'importance à la solidité de l'État ; l'État espagnol était fragile, menacé depuis la fin du XIX^e siècle par diverses tentations séparatistes, d'origine basque, catalane ou galicienne. Bref, cette Espagne que le philosophe José Ortega y Gasset a décrite comme étant « invertébrée⁷ », qui ne fut pas même sortie de l'ornière par la dictature de Miguel Primo de Rivera (1923-1930), était pour Maurras la dernière des nations d'Occident.

Quand l'Espagne devint une République, le 14 avril 1931, Maurras jugeait péremptoirement qu'elle tournait le dos à la Civilisation. Il trempait alors sa plume dans le fiel : « L'État d'esprit de l'Europe civilisée est inconnu (ou très peu s'en faut) à l'Espagne : ce noble pays retardait, il retarde beaucoup sur le progrès normal des idées⁸ ». En dépit de ces dures paroles, Maurras restait certain que la République espagnole allait faire faillite. En 1873, l'Espagne s'était déjà dotée d'un régime républicain : l'expérience fut bien amère. « La République de 1873 faillit mettre l'Espagne au tombeau », clamait le chef royaliste⁹ ; comment l'Espagne pourrait-elle devoir son salut à celle de 1931 ? « Nulle part, ajoutait-il, les erreurs de la démocratie révolutionnaire n'ont plus complètement échoué que dans l'Europe latine. C'est peut-être qu'elles y sont un produit germanique, n'y représentant rien de naturel, de spontané, d'indigène¹⁰. »

Mais, le 18 juillet 1936, un groupe d'officiers nationalistes décida de marcher sur Madrid. Maurras en fut extrêmement enthousiaste : depuis le 16 février de la même année, l'Espagne était dirigée par un gouvernement de Front populaire, derrière lequel il croyait voir la main de Moscou et de l'Internationale. *L'Action française*, alors, ne manquait pas une occasion de rappeler le mot de Lénine : « L'Espagne sera la deuxième république soviétique européenne ». L'action des généraux Mola, Sanjurjo et Franco démentit nettement cette prophétie : ils auraient sorti l'Espagne de l'ornière qui la coïncait, celle du régime « barbare » de l'égalité républicaine, introduction au régime plus « barbare » encore de l'égalité soviétique. Il y aurait donc maintenant des chances, et des chances sérieuses, de rendre l'Espagne à la Civilisation : après des décennies de déclin quasi continu, le pays du Cid renouerait enfin avec le « progrès de l'ordre », il retrouverait enfin l'essence de l'Occident.

La guerre civile espagnole : l'image d'une lutte entre Orient et Occident

Le coup d'État nationaliste dégénéra bientôt en guerre civile. Cette guerre allait durer trois longues années, déchaînant en France toutes les passions d'une « guerre civile simulée », où les manifestes et les articles de presse faisaient figure d'armes¹¹. Maurras fut l'un des premiers à monter sur le front intellectuel. Son principal objectif : avertir le « pays réel » du danger que représenterait une intervention française auprès de l'Espagne républicaine, comme le projetait, au début du conflit, le gouvernement de Léon Blum. Pour Maurras, cette politique d'ingérence risquait de gravement compromettre la paix en Europe. L'Allemagne et l'Italie s'étaient déjà engagées du côté des insurgés ; mieux valait, selon lui, ne pas provoquer les deux dictatures totalitaires.

⁷ José Ortega y Gasset, *España invertebrada*, Madrid, Espasa-Calpe, 1989, p. 70.

⁸ Charles Maurras, « Le message royal », *L'Action française*, 16 avril 1931.

⁹ *Id.*, *Les forces latines*, op. cit., p. 14.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Serge Berstein, « L'affrontement simulé des années 1930 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, janvier-mars 1985, n° 5, p. 39-54.

Cependant, ce que Maurras redoutait le plus, c'était l'influence délétère que Moscou exerçait sur l'Espagne loyaliste. Le fait doit être souligné : à la fin des années trente, le doctrinaire était fermement convaincu que l'Occident vivait sous la menace perpétuelle du « bolchévisme international », figurant dans son esprit la pire forme de barbarie qui soit, une ignoble « mystique judéo-allemande¹² », ou, comme l'a brutalement résumé Léon Daudet, son compère de l'Action française, un « vaseux programme hébraïco-germano-russe d'expropriation, de spoliation et d'internationalisme¹³ ». Maurras n'était pas scandalisé par l'intervention germano-italienne dans le théâtre ibérique. « Si l'Italie a envie d'intervenir, s'exclamait-il, c'est son affaire ! L'Allemagne ? L'affaire de l'Allemagne¹⁴ ! » Mais l'intervention de l'URSS, qui pourtant ne fut effective qu'à l'automne 1936, lui paraissait inacceptable : il serait entendu que « les fascistes espagnols ne sont pas nécessairement italophiles et moins encore germanophiles¹⁵ » ; en revanche, Moscou serait le seul maître de l'Espagne républicaine, Staline déplaçant habilement ses pions sur l'échiquier de la guerre et de la révolution. Avant même l'éclatement de la guerre d'Espagne, Maurras dénonçait en ces termes le grand complot communiste : « Le Russe mène tout. Le Russe veut la guerre, parce que la guerre est une révolution dans le monde et parce que cette guerre peut lui amener sa Révolution¹⁶. » L'intervention soviétique en faveur de la République espagnole en aurait donné la preuve : c'est Staline qui aurait tiré l'épée le premier, par l'intermédiaire de Léon Blum, « le chef de la faction marxiste en France¹⁷ ». Le but de la manœuvre : la subversion universelle de l'ordre civilisé, la destruction totale et définitive de l'Europe occidentale.

Selon cette vision des choses, la guerre d'Espagne prenait la dimension d'un immense conflit opposant deux mondes antagonistes : celui de la « Civilisation » et celui de « Barbarie », celui de l'Occident et celui de l'Orient. Comme l'ont écrit deux disciples du « maître de Martigues », Henri Massis et Robert Brasillach :

« Par deux fois, contre le Maure et contre le Turc, à Grenade et à Lépante, l'Espagne a sauvé la civilisation occidentale contre un péril venu d'Orient. C'est contre un autre péril aujourd'hui qu'elle se dresse, contre un Orient plus subtil, et peut-être plus dominateur. Dans la croisade contre le bolchevisme, elle revendique l'honneur du premier danger et de la première victoire. »¹⁸

« Le judaïsme, voilà l'ennemi ... »

Au demeurant, l'Espagne républicaine devint bel et bien une Espagne révolutionnaire. Dès les premières semaines du conflit, un grand nombre de militants d'extrême gauche, libertaires ou marxistes, profitèrent du chaos général pour entamer une véritable politique de table rase : les structures capitalistes furent mises à bas, le mode de vie « bourgeois » fut aboli, de même que le clergé et la religion catholiques. Une telle entreprise de destruction, bien sûr, ne pouvait que blesser l'instinct conservateur de Charles Maurras, qui trouvait là une confirmation supplémentaire que le mot de révolution ne peut jamais s'accorder avec celui de civilisation :

¹² Cité en : Pierre Boutang, *Charles Maurras. La destinée et l'œuvre*, Paris, Plon, 1984, p. 374.

¹³ Léon Daudet, « La leçon du fascisme », *L'Action française*, 14 août 1922.

¹⁴ Charles Maurras, « L'intervention à s'interdire », *L'Action française*, 1^{er} août 1936.

¹⁵ *Id.*, « Guerre d'intérêt national », *L'Action française*, 4 août 1936.

¹⁶ *Id.*, « Cherchez le Russe », *L'Action française*, 14 mars 1936.

¹⁷ *Id.*, « Juif ? – Pas Juif ? En tant que Juif », *L'Action française*, 15 mai 1936.

¹⁸ Henri Massis et Robert Brasillach, *Les cadets de l'Alcazar*, Paris, Plon, 1936, p. 92.

« L'homme est un héritier. La civilisation est un héritage. Les révolutions s'en prennent à ce legs sacré pour en déposséder ceux qui vivront un jour et qui vont trouver en naissant des conditions moins favorables que celles que leurs ancêtres ont connues. »¹⁹

Néanmoins, il n'est pas sûr que les révolutionnaires d'Espagne fussent de vrais Espagnols. Leurs pulsions destructrices renfermeraient un secret : elles renverraient aux démons des origines, à la race corrompue, car elles seraient la marque spécifique d'un sang mêlé, impur, où la part du Maure serait la scorie d'une ancienne barbarie que l'Espagne n'aurait pas fini de refouler. « Ce qu'il y a de farouche dans le génie péninsulaire, expliquait doctement Maurras, n'est certainement pas à nier. On parle toujours à ce propos du sang maure qui doit compter. » Mais pour le maître de l'Action Française, un autre sang « barbare » aurait aussi coulé « dans les veines de l'Ibérie » :

« On ne voit pas assez que, si les invasions germaniques du V^e siècle ont plutôt traversé la France qu'elles ne s'y sont fixées, l'ayant parcourue à la manière d'un isthme ou d'un pont, l'Italie et l'Espagne, l'Espagne plus que l'Italie, ont formé comme des espèces de culs-de-sac dans lesquels les Germains n'ont cessé de se presser, de se resserrer et de créer les agglomérations les plus denses. »

Il concluait son commentaire pseudo-anthropologique en hiérarchisant les peuples sur la base de la qualité de leur sang :

« S'il y a au monde un peuple gréco-latin, c'est-à-dire frère des indigènes qui peuplèrent aux temps primitifs les emplacements du monde gréco-latin à venir, c'est bien le peuple français. Nous ne contestons nullement aux nations sœurs leur part de l'illustre héritage, et nous savons que chacune d'elles en a continué dignement les honneurs. Mais il n'en est pas moins vrai que le fier composé espagnol est ce qu'il est, ibéro-liguro-gréco-latin, mais aussi gothique autant que sarrasin. Cela peut rendre raison de certaines violences, de certaines duretés. »²⁰

Maurras affirmait que ce « composé » n'était « pour rien dans le caractère meurtrier et destructeur de certaines idées », dont serait seulement comptable la « barbarie » révolutionnaire. Il y a là un paradoxe : cette « barbarie » n'aurait-elle pas une origine déterminée ? Encore une fois, c'est l'Orient que Maurras accusait d'apporter la subversion dans la péninsule, et plus spécifiquement l'Orient sémitique. Plus encore que le germanisme et le bolchévisme, le judaïsme était pour lui la « source ultime du mal²¹ ». De là procéderait tout ce qui constitue l'esprit révolutionnaire : l'idéologie démocratique, l'égalitarisme, l'individualisme et ses avatars protestant, romantique et libéral, bref, tous les poisons corrupteurs de la Civilisation. À la faveur de la guerre d'Espagne et des troubles de l'entre-deux-guerres, l'antisémitisme, « haine majeure » de la France des années trente²², s'était beaucoup ravivé. Dans *Mes idées politiques*, Maurras exprimait ainsi sa haine inextinguible du peuple juif :

« Peut-on se rappeler sans frémir que le premier chambardeur de la Russie s'appelle Kerensky ; que la chambardeuse de l'Allemagne s'appelle Rosa Luxembourg ; que le chambardeur de la Bavière s'appelle Kurt Eisner ; que le chambardeur de l'Autriche s'appelle Otto Bauer ; que le chambardeur de la Hongrie s'appelle Bela Kun ; que le chambardeur de l'Italie s'appelle Claudio Trèves et que le chambardeur de la Catalogne s'appelle Moïse Rosenberg" et que tous "ont un maître unique, Marx ?". Agitateurs ou idéologues, ou les uns et les autres, attestent la même

¹⁹ Charles Maurras, « La mort des belles choses », *L'Action française*, 30 juillet 1936.

²⁰ *Id.*, « L'Espagne ? Non ! », *L'Action française*, 30 juillet 1936.

²¹ Michael Sutton, *Charles Maurras et les catholiques français, 1890-1914. Nationalisme et positivisme*, Paris, Beauchesne, 1994, p. 46. À propos de l'antisémitisme maurrassien, cf. Laurent Joly, « L'Action française (1899-1914) ou l'élaboration d'un nationalisme antisémite », *Revue historique*, mars 2006, n° 639, p. 695-718.

²² Jeannine Verdès-Leroux, *Refus et violence. Politique et littérature à l'extrême-droite des années trente aux retombées de la Libération*, Paris, Gallimard, 1996, p. 135.

pression violente de l'Orient sémite sur un Occident qu'elle dénationalise avant de le démoraliser. Ce messianisme de Juifs charnels, porté au paroxysme par sa démence égalitaire, prescrivant de véritables sacrifices humains, a tout osé pour imposer une foi absurde et, quand vient l'heure du désespoir inéluctable, l'énergumène juif casse tout. »²³

D'après Maurras, outre-Pyrénées, les révolutionnaires « les plus exaltés et les plus cruels » étaient évidemment israélites. C'est pourquoi, plutôt que « d'imputer certaines horreurs à l'Espagne », il serait plus juste et plus conforme à la vérité de « les insérer au dossier *naturel*, au dossier *éternel* de la révolution ». Et, comme il conviendrait, « les révolutionnaires-nés, les Juifs, *ces obscurs étrangers, sombres agitateurs*, prennent la première place avec les slaves sémitisés de la grande plaine asiatique²⁴. » Il n'y aurait pas d'ambiguïtés possibles : la guerre d'Espagne, guerre révolutionnaire, aurait tous les attributs d'une « guerre juive ». Le vandalisme anarcho-marxiste l'attesterait, la « trahison » du Front populaire le vérifierait et la grande conspiration soviétique, fomenté par une « horde slavo-juive²⁵ », donnerait enfin crédit à la « Causalité diabolique » mère des persécutions²⁶.

Franco contre les « barbares » : l'Espagne nationale et l'avenir de la Civilisation

La guerre civile fut longue et inquiétante. Mais, à la grande joie de Maurras, au fil des batailles et des campagnes, l'Espagne nationaliste finit par s'imposer militairement. À l'évidence, l'armée du général Franco était mieux organisée, mieux commandée et mieux équipée que l'armée républicaine, laquelle dut presque se construire à partir de rien, restant pendant de longs mois sans autorité réelle sur la masse des combattants engagés dans les milices révolutionnaires. De cet état de fait, Maurras tirait une conclusion simple : l'ordre du nationalisme étant supérieur au désordre de la révolution, la Civilisation l'emportait naturellement sur la Barbarie. Dans *L'Action française* du 12 mai 1938, il écrivait clairement : « Le caractère de la force armée nationaliste est [...] l'organisation, la méthode, la discipline, la science. ». Au contraire, les républicains ne seraient que des « hordes sans commandement ou menées par des chefs ignares²⁷. ». Pour Maurras, l'opposition entre les principes de l'Occident et ceux de l'Orient se reflétait aussi dans la manière de faire la guerre : les troupes nationalistes seraient les héritières de la légion romaine et de la Phalange macédonienne, tandis que les troupes républicaines représenteraient « l'Asie multidunaire », foncièrement individualiste et allergique à la hiérarchie.

Au reste, Maurras montrait davantage d'intérêt pour la politique de Franco que pour ses succès militaires. Cette politique se résumerait en une formule : rénovation nationale. Elle serait la réplique quasi exacte de la politique maurrassienne, puisant aux mêmes sources que le nationalisme intégral, à la même philosophie contre-révolutionnaire inspirée des leçons de La Tour du Pin : « Ni individualisme libéral, ni syndicalisme révolutionnaire. Mais corporation, – et corporation fraternelle – fraternité, qui ne peut prendre sa source dans l'erreur égalitaire et démocratique, mère des haines, des envies et des luttes – fraternité qui naît de l'esprit national ou du sens national²⁸. » Maurras était enchanté par le programme « autoritaire et social » de l'État franquiste en formation. Antiparlementaire, antilibéral, fondé sur la collaboration harmonieuse des classes sociales²⁹, ce programme revêtirait « le caractère de tous les fascismes³⁰ », c'est-à-dire

²³ Charles Maurras, *Mes idées politiques*, Paris, Fayard, 1968, p. 65-66.

²⁴ *Id.*, « Quand les Soviets ont l'entrée libre », *L'Action française*, 31 juillet 1936.

²⁵ *Id.*, « Défense contre la peste », *L'Action française*, 31 juillet 1936.

²⁶ Léon Poliakov, *La Causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Paris, Calmann-Lévy, 2006.

²⁷ Charles Maurras, « Dans l'Espagne nationale : la force au service du bien », *L'Action française*, 11 mai 1938.

²⁸ *Id.*, préface de : Pierre Héricourt, *Pourquoi Franco vaincra ?*, Paris, Baudinière, 1936, p. 12.

²⁹ *Id.*, *Vers l'Espagne de Franco*, Paris, Éditions du livre moderne, 1943, p. 156-157.

« *l'union sociale de la nation*³¹ », « la mise en faisceau des intérêts de l'État, avec ceux des communautés populaires, et les intérêts des membres du peuple pris un par un³². ».

Maurras espérait le retour du roi en Espagne. Mais Franco n'avait rien d'un « Monk » ibérique ; à l'inverse, il s'était très tôt vu en monarque de l'Espagne « régénérée », en dictateur de salut public. On ne saurait dire que la dictature corresponde aux canons du nationalisme intégral. Maurras regardait la dictature comme un moindre mal, pouvant assurer et maintenir, « à quelque degré, et dans une certaine mesure, les bienfaits de l'autorité³³ ». Il savait que ce régime avait la faiblesse de n'être point durable, de méconnaître, en règle générale, les bienfaits de l'hérédité qui est l'apanage de la monarchie traditionnelle. Mais cela ne l'empêchait pas de soutenir absolument « l'Espagne nouvelle » : à l'heure où l'Italie faisait cause commune avec la « barbare » Allemagne, la contre-révolution franquiste réveilla chez lui l'espoir de l'union latine. Maurras rencontra Franco et les dignitaires de la Phalange, le parti unique nationaliste, le 6 mai 1938. Ce jour-là, il offrit au dictateur un exemplaire dédicacé de son livre *Devant l'Allemagne éternelle* et lui dit son souhait de voir la France marcher main dans la main avec l'Espagne nationaliste. « Cela se passait dans son antichambre même, raconta-t-il. Je n'oublierai jamais le beau regard d'approbation dont ces Espagnols, ardemment catholiques, voulurent bien ponctuer mon bref exposé³⁴ ».

Fidèle à sa maxime « politique d'abord », Maurras ne fut jamais sensible aux malheurs subis par les Espagnols républicains, qui furent les victimes d'une très sanglante répression. À l'inverse, il justifia toujours la violence franquiste, à la fois politiquement – « à la force, il faut bien opposer la force³⁵ » – et moralement – « il faut aimer que le bien ait le dessus, il faut aimer que le mal morde la poussière³⁶ ». Cet aveuglement face aux sinistres méthodes de la dictature espagnole écœura l'un de ses anciens disciples, Georges Bernanos, qui, en 1939, tint à faire éclater le « Scandale de la vérité » :

« Il n'est de plus éloigné de nos traditions que la dictature, et Maurras a contribué plus qu'aucun autre à créer chez les gens de droite une mystique mussolinienne. Qu'importe les précautions qu'il a prises, les textes dont il accable tout contradicteur ! Ce qui compte dans une doctrine, ou du moins ce qui intéresse le philosophe social, ce ne sont pas les définitions ni les distinctions qu'il est toujours facile d'opposer à l'adversaire, c'est le courant qu'elle a créé. Le courant de la pensée maurrassienne, poursuivant sa route à travers les couches profondes de la bourgeoisie conservatrice, a fini par l'orienter vers les dictatures. »³⁷

Conclusion

Devant le spectacle de la « révolution nationale » espagnole, qu'elle espérait être le prélude au grand réveil de l'Occident, l'Action française était plus que fascinée : elle était comme

³⁰ *Id.*, préface de : Pierre Héricourt, *op. cit.*

³¹ *Id.*, « Petite intrigue, gros danger », *L'Action française*, 29 juillet 1936.

³² *Id.*, « Le fascisme », *L'Action française*, 1^{er} septembre 1936. Il y aurait beaucoup à dire sur la définition maurrassienne du fascisme. À vrai dire, elle ne correspond que très imparfaitement au fascisme réel, car elle renvoie directement à l'utopie réactionnaire de l'Action française, utopie fondamentalement hostile, contrairement au fascisme, à toutes formes de centralisation étatique, à la société de masse et à la modernité industrielle.

³³ *Id.*, « Danger de la dictature », *L'Action française*, 3 juillet 1934.

³⁴ *Id.*, *Vers l'Espagne de Franco*, *op. cit.*, p. 174.

³⁵ *Id.*, « Dictateurs et dictateurs », *L'Action française*, 18 février 1939.

³⁶ *Id.*, préface de : Pierre Héricourt, *op. cit.*, p. 11.

³⁷ Georges Bernanos, *Scandale de la vérité*, dans *Essais et écrits de combat*, t. 1, Paris, Gallimard, 1971, p. 596.

subjuguée, prête à tout accepter du régime dictatorial qu'elle imposa par le fer. Ce fut une sorte de « divine surprise » avant la lettre, un imprévu salvateur. Mais parce qu'elle suivait l'enseignement de son maître, pour qui « tout désespoir en politique est une sottise absolue », elle garda foi en la possibilité d'une « divine surprise » française. La doctrine maurrassienne récusait tous les fatalismes, tous les déterminismes historiques. Ses tenants étaient convaincus que l'histoire, ouverte par définition, était le domaine de l'imprévisible. En somme, il n'y aurait aucune raison de désespérer de l'avenir. « Notre chance, c'est d'avoir eu Franco », disait Jérôme Tharaud³⁸. Cette chance était d'abord celle de l'Espagne, au mieux celle de l'Occident, non point celle de la seule France. Mais il n'était pas exclu, pour Maurras et ses disciples, qu'un événement prodigieux autant qu'inattendu, qui pouvait également être un événement tragique, permît à la France de suivre la voie ouverte par le nouvel État espagnol. À l'âge des grands bouleversements politiques, du recul de la démocratie, des révolutions et des contre-révolutions, du choc planétaire entre les idéologies ennemies, tout portait à croire que ce type d'événement, séisme dans le quotidien des peuples, pouvait survenir d'un jour à l'autre. Alors, plausiblement, une révolution nationale française pouvait être envisagée ; devant le drame espagnol qui s'achevait, les maurrassiens attendaient ainsi l'ouverture d'un nouveau cycle, la prise d'un nouveau départ, l'éclosion d'une nouvelle chance pour le nationalisme français et pour la Civilisation occidentale.

³⁸ Cité en : Michel Leymarie, *La preuve par deux. Jérôme et Jean Tharaud*, Paris, CNRS, 2014, p. 178.

TABLE DES MATIÈRES

Michèle GAILLARD	
Avant-propos	7
Dominic MOREAU, Esther DEHOUX et Claire BARILLÉ	
Introduction	9
Session : Histoire du monde romain	13
Alexis KELLNER	
Crues du Tibre à la fin de la République romaine et instrumentalisation politique	15
Julie LANDY	
Le statut juridique de l'épouse romaine au regard de son application, d'Auguste aux Sévères	23
Julie BEYAERT	
<i>Religiones</i> et <i>superstitiones</i> dans le monde romain chrétien occidental : polythéismes, paganisme et christianisme	31
Session : Histoire contemporaine	41
Marjorie MOREL	
Protéger les modèles de fabrique : de la législation nationale à l'application locale (Nord de la France, XIX ^e siècle)	43
Florian MOREAU, Céline PARANTHOËN et Romane SALAHUN	
Le Nord, une destination très recherchée	53
Samy BOUNOUA	
L'idée de défense de l'Occident à la fin des années trente. Charles Maurras devant la guerre civile espagnole	63
Session : Histoire de l'art contemporain	73
Lou HAEGELIN	
La collection du Dr Pailhas au Bon-Sauveur d'Albi, "un vœu en faveur de la création"	75

Léa PONCHEL	
Philippe Burty (1830-1890) : correspondance et collection	81
Session : Histoire et historiographie modernes	91
Agathe DESJONQUERES	
Hésitations confessionnelles et mentalités religieuses dans les Pays-Bas espagnols d'après les lettres de grâce au XVI ^e siècle (1531-1598)	93
Nicolas CREMERY	
Causes célèbres et débat public. Le succès d'un livre judiciaire au XVIII ^e siècle	103
Isabelle DOUEK	
La communication du modèle culturel français en Rhénanie : l'exemple de l'électorat de Cologne	111
Felipe DANTAS	
L'appropriation de l'historiographie de l'Antiquité tardive dans le débat sur la formation des identités nationales, en France et en Europe depuis le XVIII ^e siècle	121
Session : Histoire, Archéologie et Histoire de l'art du monde grec	129
Perrine HONDERMARCK	
Être athlète à l'époque impériale	131
Déborah POSTIAUX	
La réparation navale en Méditerranée : une nouvelle approche des épaves antiques	141
Baptiste ENAUD	
Le bestiaire fantastique et réel de l'Antiquité grecque à la fin de l'Empire byzantin (de 700 av. J.-C. à 1453 ap. J.-C.)	151
Session : Histoire de l'art moderne	171
Chloé PERROT	
La Nouvelle Iconologie Historique de Jean-Charles Delafosse, faire parler l'ornement	173
Julie DELVALLE	
Hubert-François Bourguignon, dit Gravelot (1699-1773) et les débuts d'une nouvelle ère de l'illustration française au XVIII ^e siècle	185
Lucie BERTAUT	
Les recueils gravés de vases au XVIII ^e siècle, objets collectionnés et sources d'inspiration	195
Session : Archéologie et Histoire de l'art du monde médiéval	207
Aline WARIE	
La collégiale de Mantes : un grand monument gothique oublié ?	209
Marielle LAVENUS	
La représentation des genres féminin et masculin dans le <i>Livre des amours du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel</i> , un manuscrit enluminé du XV ^e siècle	217
Julie LAURENGE	
Les aumônières de forme trapézoïdale à partie supérieure arrondie : une étude de cas, les deux aumônières dites d'une comtesse de Bar du musée de Cluny (Inv. N° Cl. 11787 et Cl. 11788)	239

Session : Histoire médiévale

247

Florence GAUDRY

L'influence de la société séculière sur le monde monastique, en Gaule, aux IV^e-VII^e siècles,
à travers l'exemple du travail monastique

249

Benjamin RENGARD

À l'extérieur du monastère : l'activité des moines dans le siècle, du V^e au VII^e siècle en
Gaule

259

Ouvrage composé par
Dominic Moreau
Maître de conférences en Antiquité tardive
Université de Lille – SHS / HALMA – UMR 8164

avec la collaboration de
Esther Dehoux et Claire Barillé
Maîtres de conférences en Histoire médiévale et en Histoire contemporaine
Université de Lille – SHS / IRHiS – UMR 8529

Dépôt légal – mai 2017

Édité pour
l'UFR Sciences historiques, artistiques et politiques de l'Université de Lille – SHS
Villeneuve d'Ascq – France



Actes du I^{er} Colloque des étudiants de master en Sciences historiques et artistiques de Lille

(Villeneuve d'Ascq, 12-13 mai 2015)

On l'oublie trop souvent – paradoxalement, les étudiants eux-mêmes –, mais le deuxième cycle universitaire dans le domaine des Sciences historiques et artistiques est, fondamentalement, celui dont l'objet est d'introduire le candidat à la recherche et à son monde.

Le présent volume découle d'un colloque qui s'inscrit pleinement dans cette optique, car il permet à des étudiants de master et, dans une moindre mesure, de troisième année de licence de se soumettre à une première expérience de communication dans un cadre scientifique formel (une pratique qui est encore rare en France).

Les contributions ont été sélectionnées par un comité scientifique formé d'enseignants-chercheurs et les articles qui en émanent ont aussi été soumis à la critique, *via* une relecture par le comité éditorial. Pour autant, celui-ci a fait le choix de respecter au maximum l'expression et la pensée de leurs auteurs qui sont, il faut le rappeler, des chercheurs en herbe.

En outre, le lecteur relèvera peut-être l'absence d'unité des diverses contributions ici réunies. Celle-ci a été délibérément voulue. L'idée n'était pas d'offrir un volume sur un thème cohérent, mais de rendre compte de la diversité et de la richesse des études en Sciences historiques et artistiques menées par les étudiants de Lille et d'ailleurs.

Contributeurs

Lucie Bertaut (Master 2, Lille)
Julie Beyaert (Licence 3, Lille)
Samy Bounoua (Master 2, Lille)
Nicolas Crémery (Master 2, Lille)
Felipe Dantas (Master 2, São Paulo, Brésil)
Julie Delvalle (Master 2, Lille)
Agathe Desjonquères (Master 2, Lille)
Isabelle Douek (Master 1, Lille)
Baptiste Enaud (Master 2, Lille)
Florence Gaudry (Master 2, Lille)
Lou Haegelin (Master 1, Lille)
Perrine Hondermarck (Master, Lille)
Alexis Kellner (Master 2, Lille)
Julie Landy (Master, Lille)
Julie Laurence (Master 2, Lille)
Marielle Lavenus (Master 2, Lille)
Marjorie Morel (Master 1, Lille)
Florian Moreau (Licence 3, Lille)
Céline Paranthoën (Licence 3, Lille)
Chloé Perrot (Master 2, Lille)
Léa Ponchel (Master 2, Lille)
Déborah Postiaux (Master 2, Lille)
Benjamin Rengard (Master 2, Lille)
Romane Salahun (Licence 3, Lille)
Aline Warie (Licence 3, Lille)

Illustrations de couverture : Paris, BNF, fr. 574, fol. 27 (XIV^e siècle)

Die Philosophie : Die Schule des Aristoteles de Gustav Adolph Spangenberg (1883/8)

ISBN : XXX-X-XXXX-XXXX-X

ISSN : XXXX-XXXX

Suivez nous sur <https://colloqueshap.univ-lille3.fr> et sur 



IRHiS
Institut de Recherches
Historiques du Septentrion
UMR CNRS 8529 Lille 3